

Lecture du roman : histoire et approches

I. Le roman : approche historique

Lire et analyser un roman pose les problèmes du genre, à la fois dans leur dimension formelle et dans leur dimension historique relative à l'évolution de ce genre dans le temps en relation directe avec la question du réalisme.

I. LE ROMAN : APPROCHE HISTORIQUE

Historiquement, le *roman* a d'abord désigné la langue vulgaire parlée dans le nord de la France avant de s'appliquer aux récits en vers écrits dans cette langue. Il n'a donc pas été défini à l'origine par des caractéristiques propres à un *genre* mais par son accessibilité : assez vite, il a fait l'objet d'une consommation individuelle (permise par la lecture) et non plus collective (comme l'épopée et la chanson de geste), d'autant plus qu'il présentait des personnages plus proches du lecteur, tout en faisant une place au merveilleux et au mythe.

Libre des contraintes pesant sur les genres reconnus depuis l'Antiquité, le roman a pu se faire, selon les époques et le goût du public, courtois, précieux, pastoral, satirique, picaresque, sentimental, historique, réaliste, poétique, fantastique, allégorique, etc. De grands écrivains lui ont donné en outre l'éclat de leur singularité : on parle du roman balzacien, zolien, proustien, kafkaïen. Cette extrême diversité reflète les tensions qui le traversent :

- entre l'individuel et le collectif, c'est-à-dire entre le personnage de roman (sa vie intérieure, ses désirs, ses aspirations) et la société (dans laquelle il évolue ou doit s'insérer), ce qui peut susciter des conflits de valeurs, mais aussi entre le romancier (sa personnalité, ses principes) et son public (qu'une singularité excessive peut désorienter) ;
- entre l'imaginaire (qui peut être poussé jusqu'au rêve, au fantastique, au fantasme) et la réalité (qui peut être reproduite fidèlement ou prendre l'apparence du mythe) ;
- entre les conventions d'une époque (l'« horizon d'attente » du public) et l'invention de formes, de thèmes, de personnages accordés à la sensibilité ou aux idéaux des romanciers.

Cadre pour l'étude d'un texte romanesque

Le roman pose inévitablement la question du rapport de l'art au réel. Son histoire a été animée par un « double mouvement en directions opposées – vers la vraisemblance sociale et psychologique d'abord et vers le modernisme par la suite¹ ». Dans cette évolution, l'idéalisme et le réalisme se sont constamment affrontés tandis que s'affirmait une exigence de recherche formelle. Elle a conduit à scinder le lectorat en deux groupes, le grand public, attaché à des romans qui satisfont son goût de la fiction et du divertissement, et l'élite intellectuelle intéressée par une écriture d'avant-garde.

L'origine du roman

Antiquité	Moyen Âge	XVI ^e siècle
• ÉPOPEE : Homère, l' <i>Iliade</i> et l' <i>Odyssée</i> (VIII ^e s. av. J.-C.) ; Virgile,	• CHANSON DE GESTE ÉPIQUE : <i>La Chanson de Roland</i> (fin XI ^e s.).	• ROMANS FANTAISISTES ET HUMANISTES : Rabelais, <i>Pantagruel</i> , <i>Gargantua</i> , <i>Tiers Livre</i> , <i>Quart Livre</i> (1532 à 1548).

l' <i>Énéide</i> (I ^{er} s. av. J.-C.). • ROMANS PICARESQUES : Pétrone, <i>Le Satiricon</i> (I ^{er} s. ap. J.-C.) ; Apulée, <i>Les Métamorphoses</i> (II ^e s.). • ROMAN PASTORAL : Longus, <i>Daphnis et Chloé</i> (II ^e s.). • ROMAN D'AMOUR ET D'AVENTURES : Héliodore, <i>Les Éthiopiennes</i> (III ^e s.).	• Thomas et Bérout, <i>Tristan et Iseut</i> (XII ^e s.). • ROMANS COURTOIS de Chrétien de Troyes : <i>Lancelot ou le Chevalier à la charrette</i> , <i>Yvain ou le Chevalier au lion</i> (XII ^e s.). • RECITS SATIRIQUES : <i>Le Roman de Renart</i> (XII ^e -XIII ^e s.), les <i>Fabliaux</i> . • NOUVELLES SATIRIQUES : Boccace, <i>Le Décaméron</i> (1355) ; <i>Cent Nouvelles Nouvelles</i> (vers 1460). • ROMAN BIOGRAPHIQUE : La Sale, <i>Le Petit Jean de Saintré</i> (vers 1450).	• NOUVELLES PLAISANTES ET MORALES : Marguerite de Navarre, <i>L'Heptaméron</i> (1559).
---	--	---

Dans l'évolution historique, le roman peut être considéré comme l'intériorisation du mythe et de l'épopée, le passage du collectif à l'individuel.

L'*Illiade* et l'*Odyssée* donnent une représentation épique d'une civilisation en mêlant l'historique, la fiction et le merveilleux. Les héros incarnent les valeurs d'une société, le narrateur omniscient transmet la mémoire collective dans un récit de guerre où s'affrontent les humains et les dieux et qui met en scène un mouvement collectif vers la victoire et la paix.

Au Moyen Âge, le merveilleux est réduit au profit de valeurs proprement humaines dans les **chansons de geste** comme *La Chanson de Roland*. Moins proches de l'épopée, les **romans de Chrétien de Troyes** constituent l'émergence d'un genre neuf (style narratif plus naturel, plus fluide) au service des valeurs chevaleresques et de l'amour courtois (la *fin'amor*), mis en question dans les romans de *Tristan et Iseut* qui fixent le mythe de l'amour fatal et dangereux.

En contrepoint, se développent les aventures animalières héroï-comiques de Renart et, dans un autre registre, les *nouvelles* du *Décaméron*, récits brefs et plaisants, non dénués de valeur morale, qui présentent des événements imaginaires comme réels et récents. Leur succès se prolonge au XVI^e siècle (*L'Heptaméron*) et au-delà.

L'appétit de savoir, l'esprit critique et l'optimisme de la Renaissance s'incarnent dans les romans de **Rabelais** qui unissent la fantaisie, débridée jusqu'au grotesque, la satire et l'apologue : les aventures des géants et de leurs comparses sont porteuses d'une réflexion humaniste.

XVII ^e siècle	XVIII ^e siècle
• CERVANTES, <i>Don Quichotte</i>(1614). • ROMANS PRECIEUX : d'Urfé,<i>L'Astrée</i> (1607-1627). – Mlle de Scudéry, <i>Le Grand Cyrus</i> (1649-1653). • ROMANS REALISTES : Scarron, <i>Le Roman comique</i> (1657). – Furetière, <i>Le Roman bourgeois</i>(1666). • ROMAN D'ANALYSE : Mme de La Fayette, <i>La Princesse de Clèves</i> (1678). • ROMAN PEDAGOGIQUE : Fénelon,<i>Les Aventures de Télémaque</i>(1699).	• ROMAN PICARESQUE : Lesage,<i>Gil Blas</i> (1715-35). • ROMANS DE MŒURS : abbé Prévost, <i>Manon Lescaut</i> (1731). – Marivaux, <i>Le Paysan parvenu</i>(1735), <i>La Vie de Marianne</i>(1731-1741). • ROMANS DES « PHILOSOPHES » : Montesquieu, <i>Lettres persanes</i>(1721). – Voltaire, <i>L'Ingénu</i>(1767). – Diderot, <i>La Religieuse</i>(vers 1760), <i>Jacques le Fataliste</i>(1778-1780). • Rousseau, <i>La Nouvelle Héloïse</i>(1761). • Bernardin de Saint-Pierre, <i>Paul et Virginie</i> (1788). • Laclos, <i>Les Liaisons dangereuses</i> (1782).

Au XVII^e siècle, pour les « classiques » qui exigent la vérité de la nature humaine, le roman, œuvre de fiction, est un genre frivole ; il est même jugé dangereux par les moralistes qui dénoncent les effets négatifs du romanesque sur les lecteurs (dont témoigne d'ailleurs le premier grand roman, *Don Quichotte*). Pastoral (*L'Astrée*) ou héroïque (*Le Grand Cyrus*), le **roman idéaliste** dont les héros parfaits incarnent une norme morale transcendante connaît pourtant un grand succès. La tendance opposée, qui existe depuis l'Antiquité (avec Pétrone et Apulée), se manifeste dans des **romans satiriques** ou picaresques aux titres significatifs (*Le Roman comique*, *Le Roman bourgeois*). Le roman intéresse aussi des **moralistes** (Mme de La Fayette) qui lui attribuent une fonction pédagogique (Fénelon).

Au XVIII^e siècle, les « philosophes » recourent au roman pour critiquer la société (*Les Lettres persanes*, *L'Ingénu*, *La Religieuse*) tout en donnant vie à leurs débats (*Jacques le Fataliste*). La perspective morale et idéaliste rencontre encore un grand succès avec *La Nouvelle Héloïse* (qui a aussi une visée « philosophique ») et le roman idyllique *Paul et Virginie* mais **Diderot** se moque des « faiseurs de romans » : pour « être cru », le romancier doit associer « la vérité de la nature » et « le prestige de l'art », « être en même temps historien et poète, véridique et menteur ». Le roman évolue vers ce qu'on n'appelle pas encore le réalisme : il se naturalise en prenant la forme de l'autobiographie fictive d'un personnage qui n'a plus rien d'héroïque. Il confronte le romanesque du cœur au prosaïsme de la vie courante (*Manon Lescaut*), l'individu à la société (*Gil Blas*, *Le Paysan parvenu*, *La Vie de Marianne*). Il va se faire « l'épopée bourgeoise moderne » (Hegel). Auparavant, des auteurs comme **Crébillon fils**, **Laclos** (*Les Liaisons dangereuses*, 1782) et **Sade** auront illustré diversement le libertinage du siècle.

L'affirmation du réalisme au XIX^e siècle

Le roman profite de l'élargissement du domaine de l'art apporté par le romantisme. Il connaît un développement majeur avec le réalisme de **Balzac**, **Stendhal**, Flaubert et Zola. Dans *La Comédie humaine*, les masques tombent, révélant l'écart entre les valeurs morales et les lois de la réussite sociale. Des personnages exceptionnels, comme Vautrin, subsistent chez Balzac ; ils sont la règle dans le roman historique, le roman populaire (héros et monstres s'affrontent chez

Alexandre **Dumas** et Eugène **Sue**) et chez Victor **Hugo** où l'idéalisation reste vivace. L'idéalisme se maintient aussi dans l'inspiration romantique et humanitaire des romans de George **Sand**.

Les romanciers du réel sont divers. **Flaubert** privilégie « le style, la forme, le Beau » et aspire à une impossible impersonnalité. Zola, au contraire, confesse « [son] tempérament lyrique » qui le conduit à *mentir* mais « dans le sens de la vérité ».

Le champ de l'art s'élargit : les réalités sexuelles sont évoquées plus librement, les classes populaires, négligées par Balzac, entrent dans la littérature. Les **Goncourt** y voient un sujet nouveau et étudient « la canaille » en artistes (*Germinie Lacerteux*) avant que **Zola**, dans *L'Assommoir* et *Germinal*, n'y trouve une vérité profondément humaine et « un grand tragique historique » (Auerbach).

Cependant le romantisme humanitaire d'Hugo trouve encore un public, ainsi que le romantisme exacerbé de **Barbey d'Aurevilly**. La malaise de la fin du siècle suscite une réaction spiritualiste chez Paul **Bourget**, qui présente une « anatomie morale » de sa génération, et chez **Huysmans**, passé d'un naturalisme de la grisaille (*Les Sœurs Vatard*, 1879) à une esthétique de l'artifice (*À rebours*) puis au catholicisme (*En route*, 1895). Il s'exprime aussi dans l'individualisme puis l'enracinement nationaliste de **Barrès**.

Crise et expansion du roman dans le premier XX^e siècle

Romain Rolland <i>Jean-Christophe</i> (1904-1912)	Barbusse <i>Le Feu</i> (1916)	Céline <i>Voyage au bout de la nuit</i> (1932)	Malraux <i>La Condition humaine</i> (1933) <i>L'Espoir</i> (1937)	Aragon <i>Le Monde réel</i> (1934-1951)
Proust <i>À la recherche du temps perdu</i> (1913-1927)	Gide <i>Les Caves du Vatican</i> (1914) <i>Les Faux-Monnayeurs</i> (1925)	Giono <i>Regain</i> (1930) <i>Le Chant du monde</i> (1934)	Sartre <i>La Nausée</i> (1938)	Camus <i>L'Étranger</i> (1942) <i>La Peste</i> (1947)

Au XX^e siècle, le roman devient le genre dominant : bien que condamné par Breton pour la vanité de ses descriptions et la pauvreté de son invention, il poursuit son expansion et sa diversification.

Les pratiques et les thèmes du réalisme (création de personnages et d'aventures vraisemblables, confrontation de l'individu et de la société, conflit de valeurs) se maintiennent chez Anatole **France** et Romain **Rolland** et chez des romanciers modernes (**Mauriac**, *Thérèse Desqueyroux*, 1927 ; **Martin du Gard**, *Les Thibault*, 1922-1940) qui font le choix de la lisibilité pour toucher un large public. Ils s'interrogent sur le présent (**Barbusse**, **Céline**) et développent une réflexion politique (**Malraux**). *L'engagement* du romancier, théorisé par Sartre en 1945, prend aussi la forme du *réalisme socialiste*, âprement débattu, et dont le cycle du *Monde réel* d'**Aragon** (des *Cloches de Bâle* aux *Communistes*) n'est pas une simple illustration.

Le réalisme social est pourtant délaissé par des romanciers qui vouent un culte à la forme et à la subjectivité (Joyce, V. Woolf, Kafka). En France, **Proust** innove en écrivant le roman de la société mais aussi le roman du temps et le roman du roman puisque *La Recherche* raconte la longue quête du narrateur vers le livre à écrire.

La liberté formelle dont jouit ce « genre bâtard, dont le domaine est vraiment sans limites » (Baudelaire), lui permet, autant que la poésie, de se faire lyrique ou épique (chez **Giono**, comme déjà chez Zola) et d'exprimer la personnalité complexe d'un auteur (**Gide**), son univers intérieur et ses obsessions (Mauriac), sa vision du monde (Céline). Autant que le théâtre, il se prête, par ses dialogues, au débat d'idées (*L'Espoir*). Il peut engager une réflexion philosophique (chez **Sartre** ou **Camus**, comme déjà chez Diderot). Il accueille et mêle toutes les formes de discours, donne droit de cité au parler populaire (Céline, comme déjà Zola dans *L'Assommoir*). Il garde intacte sa capacité de heurter les conventions sociales (**Radiguet**, *Le Diable au corps*, 1922) ou de les dénoncer (Céline, *Voyage au bout de la nuit* ; Louis **Guilloux**, *Le Sang noir*, 1935).

Sartre <i>Les Chemins de la liberté</i> (1945-1949)	Giono <i>Le Hussard sur le toit</i> (1951) Roger Vailland <i>La Loi</i> (1957) Elsa Triolet <i>Roses à crédit</i> (1959)	Aragon <i>La Mise à mort</i> (1965) <i>Blanche ou l'Oubli</i> (1967) <i>Théâtre/Roman</i> (1974)	ROMAN AUTOBIOGRAPHIQUE Philippe Forest <i>L'Enfant éternel</i>(1997) Christine Angot <i>L'Inceste</i> (1999) Amélie Nothomb <i>Stupeurs et tremblements</i>, (1999)	
M. Yourcenar <i>Mémoires d'Hadrien</i> (1951)	Julien Gracq <i>Le Rivage des Syrtes</i> (1951)	NOUVEAU ROMAN Michel Butor <i>La Modification</i>(1957) Robbe-Grillet <i>La Jalousie</i> (1957) Nathalie Sarraute <i>Le Planétarium</i>(1959) Claude Simon <i>La Route des Flandres</i> (1961)	M. Duras <i>Moderato cantabile</i> (1958) <i>Le Vice-Consul</i> <i>L'Amant</i> (1984)	Perec <i>Les Choses</i> (1965) <i>La Vie mode d'emploi</i> (1978)

Après la Seconde Guerre mondiale, le roman évoque et interroge le réel (**Sartre**, *Les Chemins de la liberté* ; **Aragon**, *Les Communistes*, 1949-1951 ; André Schwartz-Bart, *Le Dernier des justes*, 1959). Il divertit le grand public dans les séries historiques (Maurice Druon, *Les Rois maudits*, 1955-1960), sentimentales (Delly) ou policières (Simenon).

Parallèlement, il entre dans *L'Ère du soupçon* (Nathalie **Sarraute**, 1956), les écrivains du Nouveau Roman rejettent les conventions du réalisme (le personnage, l'histoire, l'engagement, le contenu) : « le véritable écrivain n'a rien à dire. Il a seulement une manière de dire » (**Robbe-Grillet**). Leurs romans intéressent surtout un public lettré contrairement à ceux de Boris **Vian** (*L'Écume des jours*, 1947), Raymond **Queneau** (*Zazie dans le métro*, 1959), Georges **Perec** (*La Vie mode d'emploi*), dont les recherches formelles ou la fantaisie servent plus directement le plaisir de lire. L'écriture personnelle et l'univers passionnel de Marguerite **Duras** accèdent à la notoriété.

« Genre impérialiste » (Marthe Robert), le roman transgresse les frontières, invente les Mémoires historiques (*Mémoires d'Hadrien*) et l'autobiographie, renouvelée par Sartre (*Les Mots*, 1964) ou N. **Sarraute** (*Enfance*, 1983). Les derniers romans d'Aragon mêlent dans un jeu de miroirs fiction, histoire et confessions plus ou moins avouées. L'ambiguïté du roman autobiographique lui permet d'exprimer une vérité à la fois personnelle et collective, le narrateur se faisant sociologue (Annie **Ernaux**, *La Place*, 1984 ; *Les Années*, 2009) pour tirer au clair son expérience de la vie et celle de ses proches (Pierre **Bergounioux**, *Miette*, 1995 ; Ph. **Forest**, *Le Siècle des nuages*, 2010) : c'est une autre forme de réalisme. L'*autofiction* (Serge **Dobrovski**, *Fils*, 1977), en mettant en scène l'écrivain (parfois médiatisé), peut se charger d'une profonde humanité (quand elle est consacrée à la mort d'un enfant) ou sombrer dans la vanité.